

enfin dans le chemin propre du lac. Il y a encore deux heures de marche à faire, dont une partie, surtout aux approches du lac, porte sur un sol marécageux, abondamment accidenté de boursiers fangeux. Vous êtes surpris de retrouver ici la *Friponne*; mais ce n'est plus le gai ruisseau folâtrant parmi les fleurs et les rosaux; elle se traîne lentement et sans bruit à travers la mousse et les abattis, heureuse de s'arrêter à chaque obstacle comme si elle craignait de faire le saut qui l'attend plus loin. Saut fameux! qu'il faudra désormais connaître sous le nom de *Chûte à Grouard*, suivant les hautes ordonnances judiciaires de la Salle de Liesse....

—Enfin, quand vous êtes fatigué à n'en plus pouvoir, quand vous avez plusieurs fois souhaité intérieurement que le lac et... enfin, dis-je, un éclaircis se fait dans la forêt, et vous apercevez une belle nappe d'eau, de forme plus ou moins elliptique, ayant deux lieues de circuit près, et de toutes parts encerclée de fières montagnes.

—“Nous y voilà déjà! dites-vous avec une légère prétention à l'ironie.”

—“Point. Nous avons encore un quart de lieue à faire avant d'arriver au terme.”

Je ne vous suppose pas la force de répliquer. Vous vous enfoncez donc de nouveau dans un bois touffu comme les forêts enchantées du Tasse, vous y laissez à chaque pas, comme trace de votre passage, des morceaux d'habits,—voire même des portions d'épiderme, et vous aboutissez, après une demi-heure, à une sorte de bassin naturel où vous attend un canot, et une embarcation indescrivable qu'on vous dit être un *flat*. Ou vous informe dûment *que vous êtes rendu*: c'est ce dont la fatigue de vos membres ne vous permet pas de douter.

Voilà les caractères, pour ainsi dire généraux, de ce voyage, je les ai esquissés à grands traits; néanmoins je demeure dans l'intime persuasion que tous ceux qui ont fait le même chemin les reconnaîtront comme véridiques. Ce qui va suivre se rapporte aux spécialités de notre excursion, en même temps qu'il résume les raisons que je puis avoir pour ne pas être blasé sur la promenade du lac.

A cinq heures, nous déposions nos fardeaux sur un roc tabulaire près du bassin, et les pêcheurs ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre. J'eus garde de me mettre de la partie, car la pêche est un de ces amusements dont mon imagination n'a jamais su saisir le plaisir. Un quidam, pêcheur lui-même, a défini la ligne: un instrument terminé à chaque extrémité par un innocent; le jugement, j'aime à le

croire, est par trop sévère... cependant, un des caractères de la vérité, c'est d'être sans fard. Quoiqu'il en soit, je restai à terre avec ceux qui partageaient là-dessus mes opinions; mais il ne faut pas s'imaginer que nous y étions livrés à l'ennui. —Le moucheron de Lafontaine n'est rien autre chose qu'un maringouin; on le reconnaît ici à sa trompette, et il entonne aussi haut, il est aussi avide de sang et de gloire, il vous attaque avec une persévérance aussi irrationnelle que son fameux prédécesseur dans sa lutte avec le roi de la forêt.

Nous avons, il est vrai, une arme défensive que le lion ne connaissait pas: c'est un grand feu de sapins verts; mais ceci ne vous donne que le choix d'inconvénients, à savoir vous livrer à la merci de votre ennemi, ou vous laisser suffoquer par la fumée.

Cependant nous préférons notre situation à celle des pêcheurs que nous voyions déjà au large, tristement penchés, en narcisses, sur les bords du canot: un silence rigide leur est prescrit, tandis que nous, au contraire, nous pouvions du moins causer au milieu de nos tourments.

Il faisait nuit noire quand ils revinrent prendre part au repas champêtre que nous avions préparé, et dont leur pêche ne fit nullement les frais, et pour cause. Soit dit entre nous cependant, ils n'eu firent pas moins honneur au festin; nous les y laissâmes même, leur confiant en guise de dessert, la construction d'une cabane pendant que nous irions réveiller les échos du lac.

Ces échos habitent en grand nombre dans les environs, et c'est surtout quand les ténèbres et le silence descendent sur les forêts avec le calme du soir, qu'ils se montrent sensibles aux charmes de la conversation.

Aussi quand un de nous leur eut crié d'une voix de stentor: *Nous voilà*, une réponse générale accueillit son salut. *Nous voilà*, dans le bois voisin; *nous voilà*, sur le cap brûlé; *nous voilà* au sommet du cap tourmente; *nous voilà*, au fond du lac; partout il y en avait; partout ils étaient sur l'alerte.....

Les moments qui suivirent étaient bien propres à nous récompenser de toutes les peines et fatigues que nous avions essayées jusque là, et ne laissèrent pas de nous causer de vives impressions. Nous nous trouvions pour ainsi dire, au sein même de la poésie: dans les eaux tranquilles se réfléchissaient des milliers d'étoiles; les gigantesques contours des montagnes environnantes se dessinaient sur un ciel pur; autour de nous étaient les forêts enveloppées de ténèbres mystérieuses, sur lesquelles tranchaient, avec effet, le feu de

biouilles allumées par nos compagnons. Tout nous invitait à célébrer les beautés de la création, et nous élevâmes la voix à la louange de celui qui a fait la nature si belle.

Mais pour comprendre ce que cette scène avait de saisissant, il aurait fallu entendre la voix harmonieuse de Monsieur A. L. modulant avec âme les belles strophes de l'*Acte, maris stella*; il aurait fallu écouter ces accents saisis et répétés par les échos successifs, puis s'éteignant dans le lointain. Nous chantâmes en chœur plusieurs autres hymnes à Marie; puis, après avoir bien joui de ce concert pieux, et souhaité *le bonsoir* aux échos d'alentour, nous revînmes, non sans émotion, au rivage pour songer au repos.

Songer au repos dans une cabane de six pieds sur cinq, avec dix individus nullement disposés à dormir et dont quelques uns de proportions rien moins que liliputiennes! Voilà, certes, une idée d'utopiste, et je le compris bien après le premier quart d'heure passé dans ce nouveau gîte. Mon silence cependant, comme celui de M. Prudhomme, dira plus que mes paroles, et n'épargnera un long chapitre sur tout ce que je dus souffrir en commun avec d'autres, soumis comme moi à la loi du plus fort; mais je ne tairai pas les *Orebus*, chanson soporifique que la vieille France avait apprise à un de nos voyageurs et qui m'endormait enfin au quaïante troisième couplet.

Dans une telle situation, mon sommeil ne devait pas être des plus profonds, aussi ne tardai-je pas à me transporter dans le royaume des songes, où je dus courir, avec une vraisemblance remarquable, toute les aventures les plus extraordinaires et les moins possibles. Je me le rappelle encore, je venais d'être pris à la ligne par une énorme truite qui chantait d'une voix rauque un couplet des *Orebus* quand je me réveillai en sursaut pour trouver la pluie qui me fouettait le visage.

Je m'approchai du feu auprès duquel veillaient deux sentinelles.

Ce feu presque éteint, le silence de la forêt interrompu par le bruit des vagues qu'un léger vent apportait au rivage, ce groupe de dormeurs à demi éclairé, tout cela présentait, sans doute, un spectacle nullement dépourvu de charmes;—mais, certes, qu'on n'est pas poétique à trois heures du matin, trempé jusqu'aux os et brisé de fatigue! Personne de nous n'ent le moindre soupçon de la beauté qu'il pouvait y avoir; une seule pensée dominait, c'était de partir au plus vite. Nos compagnons ne tardèrent pas à se lever, et comme tous furent du même avis, et qu'en outre les connaisseurs nous prédisaient une journée de pluie, nous fîmes,